

Méthode et Vérité

Jean-René Moret

1^{er} Avril 2014*

Table des matières

1	Introduction	1
2	Exemples	1
3	Évaluation	4
4	Conclusion	6

1 Introduction

Ce texte vise à mettre en évidence un problème qui se pose dans pratiquement toutes les branches universitaires, et qui conduit à une fragmentation du monde académique. En bref, il s'agit du fait que toute discipline se caractérise par un certain champ de recherche, et par une méthodologie appropriée au sujet étudié. Le problème que je souhaite soulever est celui qui se produit lorsque l'on prend la méthode employée et qu'on la transforme en affirmation sur la vérité, sur ce qui existe dans le monde.

2 Exemples

Un exemple valant mieux qu'un long discours, prenons celui des sciences naturelles. Leur étude se caractérise par un naturalisme méthodologique : on ne prend en compte que ce qui concerne le monde matériel et les "lois de la nature", sans recourir au surnaturel pour expliquer les faits. Ce naturalisme méthodologique a permis l'essor de la science moderne depuis la renaissance. En refusant de chercher une explication surnaturelle aux phénomènes, on a pu comprendre de mieux en mieux leurs causes naturelles (typiquement, on ne fait pas d'effort pour comprendre la foudre comme un phénomène électromagnétique tant que l'on croit qu'elle est envoyée par Thor ou Jupiter). Et cela définit aussi le champ des sciences naturelles : on s'intéresse aux phénomènes qui font intervenir la matière (au sens large) et aux causalités qui les régissent.

Mais une tendance existe à glisser de ce naturalisme méthodologique au naturalisme philosophique, qui considère que seules existent la matière et les causalités naturelles. Et

*Date de la présentation de ce sujet au GBUN. Le texte a été retouché par la suite.

ce naturalisme est parfois présenté comme "le résultat de la science moderne", comme la conclusion d'une étude scientifique et donc sérieuse du monde. Mais en fait, le naturalisme n'est pas un *résultat* des sciences naturelles, c'est le choix de fonctionnement qui est posé *au départ* de leur étude. Explicitons un faux raisonnement : "la Science ne parle que du matériel, donc seul ce qui est matériel est scientifique, donc seul ce qui est matériel existe". Seul ce qui est matériel est scientifiquement descriptible (au sens des sciences naturelles) précisément parce que les sciences naturelles ont décidé de ne s'occuper que du matériel. Cela nous dit quelque chose sur les sciences, mais rien sur l'existence du surnaturel.

Ce problème ne se limite cependant pas aux sciences naturelles. Passons aux sciences sociales et prenons l'exemple du constructivisme. Les sciences sociales s'intéressent en bonne partie à voir comment nos comportements sont construits au sein de la société, par l'interaction les uns avec les autres. Pour trouver ces mécanismes d'influence sociale, les sciences sociales vont s'interdire de considérer d'autres explications. Confronté à un phénomène (suicide, choix du conjoint, résultat scolaires, différences apparentes entre les sexes), elles vont commencer par ne pas prendre en compte d'explications biologiques, ni le libre choix de l'individu, ni aucun donné transcendant. Soulignons-le, elles ont raison de le faire : si face à chaque comportement on dit "c'est son libre choix" et que cela explique tout, alors on ne va rien trouver sur la manière dont la société nous influence.

Pour bien voir ce qu'elles étudient, les sciences sociales doivent faire en sorte de ne pas prendre en compte d'autres choses.

Mais l'erreur, c'est qu'à force d'ignorer d'autres aspects, on peut en venir à penser qu'il n'y a que ce qu'on étudie qui *existe*. C'est le passage de "je ne dois rien prendre en compte d'autre" à "il n'y a rien d'autre" qui est dangereux. Ce n'est pas ce que font tous les sociologues, bien entendu. Mais lorsqu'on vous dit "le comportement de l'individu est strictement déterminé par son environnement social", "les normes éthiques ne sont qu'un consensus de la société", "les différences entre homme et femme ne sont que physique", on est entrain de faire comme si c'était le résultat des recherches en sociologie. Alors que non, c'est leur axiome.

Et d'ailleurs ça mène à des mésententes et des incompréhensions, parce que ce que le sociologue doit négliger est exactement ce que le biologiste veut regarder, ou l'éthicien, ou le théologien.

Troisième exemple, en science économique on part classiquement de quelques axiomes de base :

- Le comportement de l'individu est rationnel
- Les acteurs du marché sont atomiques (suffisamment petits pour ne pas influencer eux-même les prix)
- L'information sur les prix est accessible à tous
- Les coûts d'entrée sur le marché sont faibles.

Ces hypothèses sont pratiques parce qu'elles permettent de construire un modèle où on peut prévoir pas mal de chose. Mais il y a deux dangers avec ces hypothèses :

- Croire que le monde *est* comme ça, alors qu'il y a beaucoup de contre exemples (grosses sociétés, monopoles, comportements irrationnels, frais d'investissement importants).
- Croire que le monde *devrait* être comme ça.

Chaque fois qu'on veut modéliser la réalité, on la simplifie pour pouvoir calculer et prédire. Mais il faut toujours faire la différence entre modèle et réalité. Bien sûr, la

plupart des chercheurs en économie sont conscients de travailler sur un modèle simplifié, ou travaillent avec des bases plus complexes. Il faut par contre se méfier des vulgarisations et des applications politiques, qui tombent souvent dans les pièges énoncés plus haut.

2 exemples théologiques Je vais maintenant prendre des exemples tirés du monde de la théologie. D'une part, c'en est un que je connais bien, et d'autre part, les GBEU sont très intéressés par la lecture de la Bible et par son interprétation.

Le premier exemple porte sur la méthode dite historico-critique, et je m'inspire là dessus du mémoire d'Olivier Keshavjee¹. La méthode historico-critique est une méthode d'analyse de la Bible qui vise à être *scientifique* et *neutre*. Neutre veut dire ne pas être influencé par des *a priori* théologiques. Il faut donc proposer des interprétations qui puissent être acceptée par tous, croyants ou non-croyants.

Maintenant dans un cas concret : un livre prophétique contient l'annonce d'un évènement, et cet évènement s'est produit comme le décrit la prophétie. Il y a grosso-modo deux possibilités : soit l'annonce a été écrite avant l'évènement, et il faut reconnaître que Dieu est intervenu pour inspirer le prophète. Soit l'annonce a été écrite après l'évènement, elle le décrit parce que l'auteur connaît les faits. En plus, l'auteur n'est pas le prophète qui vivait avant l'évènement, et le texte a été manipulé.

La première explication fait intervenir Dieu et ne peut pas être acceptée par un non-croyant. Pour garder son critère de neutralité, la méthode historico-critique va donc choisir la deuxième option : le texte peut avoir été écrit à posteriori que Dieu existe ou qu'il n'existe pas, qu'il agisse ou n'agisse pas. Elle va donc dire que le résultat d'une étude scientifique de la Bible est qu'il n'y a pas de prophétie et que les textes ont couramment été écrit ou modifié après la date de mort de l'auteur "officiel".

Mais notez bien, elle ne dit pas ça parce qu'un fait précis est venu montrer que le texte était postérieur à l'évènement, elle le dit parce que son choix de méthode ne permet pas d'envisager l'action de Dieu. Disons maintenant que dans un second temps on veuille se positionner comme croyant ou non croyants, et qu'on se demande "sur la base des faits scientifiques, y a-t-il des raisons de penser que Dieu agit". Si tous les faits scientifiques ont été établis avec la même méthode, on dira "non, tout se passe d'une manière où Dieu ne joue pas de rôle". Mais cela ne vient pas des faits brut, cela vient de la méthode qui a été utilisée. On choisit une méthode, et cela change notre vision de ce qui est vrai.

Prenons maintenant une autre méthode d'interprétation de la Bible. Dans une lecture évangélique, on présuppose que la Bible est fiable, qu'elle a un sens, et qu'elle est globalement cohérente – cohérente par l'inspiration, et pas seulement par les connaissance que les écrivains bibliques ont les uns des autres. Cela fait que face à un passage difficile, ou à deux passages qui entrent en conflit, on va les placer dans le contexte de l'ensemble de la Bible, et chercher une compréhension qui garde l'harmonie d'ensemble. Globalement, c'est très bien. Comme on ne se permet pas de dire "ce passage est absurde, l'auteur ne sait pas ce qu'il dit", on va être plus persévérant à chercher son sens. Et souvent, ça va nous conduire à réellement comprendre le vrai sens, là où un sceptique aurait laissé tomber.

Mais il y a aussi un danger avec cette recherche de cohérence. Imaginons que notre

¹Olivier KESHAVJEE, Michael Polanyi – L'implication personnelle du sujet dans la connaissance, Master's thesis, UNIL/UNIGE, 2012, <http://www.theologeek.ch/wp-content/uploads/2012/11/OKeshavjee-Polanyi-v1.2.pdf>, consulté le 31 Mars 2014, en particulier les pages 77 à 79

vision globale de la Bible est un peu faussée, ce qui arrive. Un passage ne colle pas avec notre vision. Parce qu'on croit que la Bible est cohérente, on va essayer de comprendre le passage d'une manière qui colle avec notre vision globale. Mais peut-être que c'est l'inverse, peut-être que le passage devrait nous pousser à changer notre vision globale. C'est pourquoi il faut aussi être prêt à lire et étudier un passage de près et pour lui-même, pour s'assurer de ne pas lui faire violence dans notre recherche de cohérence.

Bien sûr, l'aspect circulaire est aussi présent avec cette méthode : parce qu'on croit que la Bible est cohérente, on comprend les choses de manière cohérente, et on voit bien moins de contradictions que quelqu'un qui part du principe que la Bible est tiraillée de tous les côtés par des contenus incompatibles. A un moment, il faut reconnaître que notre observation du monde dépend de ce que nous croyons de la réalité du monde, et *vice versa*.

3 Évaluation

Passons maintenant à un peu de réflexion et d'évaluation sur ces questions de méthode. On peut être tenté de se demander : "mais alors, est-ce qu'il n'y a que des méthodes, et pas de vérité?" "Est-ce qu'on ne voit que ce qu'on choisit de voir, et que la réalité reste inaccessible?"

Je dirais "non", parce que si chaque branche a développé ses méthodes, c'est parce qu'elles ont des réussites à leur actif. Il y a une dimension circulaire, un côté où on voit mieux ce qu'on s'attend à voir. Mais quand une méthode passe à côté de la réalité, on finit par s'en rendre compte et en changer. En règle générale, si une méthode est utilisée, c'est parce que d'une certaine manière elle a des réussites à son actif. C'est même le critère pour ces choix de méthode : si ça marche, que ça prédit réellement des choses et que ça nous donne des moyens d'agir, on garde la méthode, si non, on la jette. Pour ne pas être prisonnier de sa méthode, il faut garder un regard critique sur elle, rester conscient des choix propres à sa méthodologie, et envisager que d'autres choix puissent être pertinents selon les sujets.

Il faut être conscient que le monde où nous vivons est très complexe, avec une masse de fonctionnements différents. En général, ce qui se passe, c'est que l'on définit un domaine d'étude, et qu'on met sur pied une méthode qui marche bien dans ce domaine, et souvent cela fonctionne initialement bien. On appelle alors ça une branche ou une discipline : droit, économie, physique, chimie, psychologie, etc. Puis avec le temps, on se dit "puisque ça a bien marché pour tel problème, on peut l'appliquer à tel autre", et chaque discipline va plus loin que la zone qui est la sienne au départ. On a notre méthode, elle marche, on pense que le monde "marche comme ça", et on trouve que tout le monde devrait utiliser notre méthode parce qu'elle marche. Et on ne "voit" pas ce que les autres "voient" parce qu'on a pas chaussé les mêmes lunettes.

Assez vite, on se retrouve avec des conflits entre les différentes branches. Typiquement, en parlant du comportement humain :

- Les sciences dures peuvent être tentées d'imaginer qu'on expliquera le comportement humain par des enchaînements de causes matérielles dans le cerveau ;
- Les sociologues diront que c'est l'environnement social qui conditionne le comportement ;
- Les économistes diront que chaque individu optimise l'allocation de ses ressources en fonction de l'utilité qu'il compte en tirer, et que cela s'applique à tout ;

- Les juristes diront que tant qu'on s'en tient aux limites de la loi, tout va bien² ;
- Les psychologues chercheront des causes psychologiques dans l'expérience de vie de la personne ;
- Les théologiens discuteront du libre-arbitre, de l'influence du péché et de la volonté de Dieu ;
- etc, etc.

Le pire danger à éviter, quelque soit notre branche spécifique, c'est ce que les anglais appellent le "nothing buttery" : un être humain n'est "rien que" de la matière, rien qu'un agent économique rationnel, rien que le produit de son environnement. Quelque soit sa branche, on a quelque chose à dire, mais on n'a pas tout saisi. Un bon exemple de "nothing buttery" : dire qu'un tableau n'est "rien que" de la peinture sur de la toile tenue par un cadre en bois. C'est en un sens vrai, parce que si vous brûlez toile, bois et peinture, vous n'avez plus de tableau. Pour autant, le contenu et l'intérêt du tableau est bien plus grand que cette description sommaire, si vous posez la question à un historien de l'art ou même au visiteur du musée.

Je vais prendre une analogie pour dire comment voir ces questions de méthode. On a en tête une image du capitaine de bateau pirate avec un bandeau sur un œil. Savez-vous pourquoi ?

Je ne sais plus où je suis tombé sur l'explication, mais ce n'est pas que les capitaines se faisaient souvent éborgner.

Le capitaine pour donner ses ordres passait sans arrêt du pont du navire à son intérieur. Or sur le pont il y a grand soleil, et dans le bateau il fait sombre. Le principe du bandeau est de garder un œil caché quand le capitaine est au grand jour, et que dès qu'il passe dans la cale il découvre son œil, qui n'est pas ébloui et peut bien voir dans le noir sans temps d'adaptation.

Je crois que c'est une bonne image de ce qu'il nous faut faire : avoir un œil qui voit tout, qui est ouvert sur le monde avec toute la diversité de vues qui nous entoure, et un œil qui voit ce qui nous intéresse dans notre branche spécifique. Pour bien "voir" dans notre branche, il faut pour un temps ignorer le reste pour que cela ne nous perturbe pas. Mais il faut rester conscient que ce qu'on a ignoré n'a pas cessé d'exister, et être prêt à faire la synthèse entre des choses qu'on a vues et celles qui appartiennent à d'autres vues.

Il faut avoir cette capacité à passer rapidement de "la vision spécifique qui est utile dans mon domaine" à la vision large qui me permet de prendre en compte d'autres choses.

Dans ce sens, pouvoir utiliser des points de vue variés est très important. Si on peut comprendre un autre point de vue, une autre manière d'approcher la réalité, on sera moins tenté d'absolutiser la méthode qu'on utilise et de l'appliquer à tout, même hors de son domaine.

Et là je dirais que les chrétiens ont un avantage, c'est que vous avez l'habitude d'étudier de manière réfléchie le texte biblique. Donc quelque soit votre branche spécifique, vous avez un point de comparaison, une autre optique qui peut s'appliquer.

Je me permet un coup de pub : je suis l'animateur dialogue et vérité des GBEU.

²De fait, les juristes forment un cas un peu à part. Leur discipline n'a pas ou peu de visée descriptive, elle est plutôt prescriptive. Dans ce sens, sa méthode se base sur des textes humains, avec des principes d'interprétation eux aussi humains. Le travail juridique reconnaît l'état actuel du droit, mais en partie l'établit aussi via la jurisprudence, etc. Dans le monde juridique, il peut y avoir conflit entre plusieurs instances juridiques, mais pas résistance de la réalité face aux conclusions de la discipline. (Sauf éventuellement lorsque le droit est tellement éloigné de l'idée de justice chez ceux qu'il régit que ces derniers se révoltent à son encontre.)

Le projet Dialogue et Vérité, c'est justement de mettre en dialogue une ou plusieurs disciplines académiques avec la foi chrétienne. Donc, si ça vous intéresse de zoomer sur un sujet et de voir comment un regard biblique et théologique s'accorde (ou pas) avec la ou les disciplines qui vous occupent, faites-moi signe³.

4 Conclusion

En conclusion, les diverses méthodes de nos branches et disciplines sont en règle générale bonnes et utiles. mais nous avons besoin d'élargir notre regard, de ne pas se laisser enfermer par nos propres méthodes. Surtout, il importe de ne pas confondre notre moyen d'approche de la réalité avec cette réalité elle-même. Pour cela, l'interdisciplinarité est un bon outil, de même que l'expérience humaine en général.

Références

- [1] Olivier KESHAVJEE, Michael Polanyi – L'implication personnelle du sujet dans la connaissance, Master's thesis, UNIL/UNIGE, 2012, <http://www.theologeek.ch/wp-content/uploads/2012/11/OKeshavjee-Polanyi-v1.2.pdf>, consulté le 31 Mars 2014.

³Voir [http://www.gbeu.ch/les-gbeu/qui-sommes-nous/collaborateurs/person.html?tx_koolleute_evb_g_pi1\[singleID\]=229](http://www.gbeu.ch/les-gbeu/qui-sommes-nous/collaborateurs/person.html?tx_koolleute_evb_g_pi1[singleID]=229).